

## Le Miroir, une revue photographique

---

De la boue jusqu'au ventre, des hommes creusent, vivent et meurent dans des tranchées. Au son du sifflet, ils s'extirpent, hurlants, de ces abris précaires et montent à l'assaut. Bruit de mitrailleuses, corps stoppés net par la mitraille et les éclats de shrapnell, cris de douleur. A perte de vue des corps blessés ou sans vie s'entremêlent dans la même fange...

La réalité des tranchées a recouvert de son horreur toute autre vision de l'événement 14-18. Ces images, celles de la guerre industrielle et mécanique, se sont fixées, définitives, dans l'imaginaire occidental. Depuis Barbusse, Dorgelès et Abel Gance, une iconographie populaire s'est forgée résumant la Première Guerre Mondiale aux marais de la Somme et au carnage de Verdun.

Pourtant, on le sait peu, la presse de l'époque a su rendre compte d'autres faits, certes moins significatifs, peut-être plus anecdotiques et quotidiens, mais toujours spectaculaires ; au plus près de l'attente du lecteur. Le Miroir, cette revue qui à partir de 1912 prend la forme d'un « hebdomadaire entièrement illustré par la photographie », va ainsi témoigner d'une réalité nouvelle de la guerre moderne ; l'internationalisation du conflit. L'hebdomadaire fondé par Jean Dupuy, le propriétaire du Petit Parisien, reconnaissait sa dette à la presse illustrée anglo-saxonne, en particulier à sa culture photographique inédite. Le Miroir, en Août 14, avait ainsi acquis en deux ans une expérience dans la mise en page de la photographie, un savoir-faire dans l'agencement du texte et de l'image, un sens dans la hiérarchisation des sujets et des titres. Il avait su séduire un lectorat par son format original et par une pagination plus importante. Seul à disposer d'un réseau de correspondants conséquent, il était à même de couvrir l'actualité internationale<sup>1</sup>. L'usage qu'il fait de la photographie est unique dans la presse française. C'est ainsi que le Miroir, fort de sa clientèle populaire et provinciale, au moment du déclenchement des hostilités, saura mettre à profit son expérience pour en faire un atout majeur dans l'œuvre de propagande nationale.

Les images dont il est question dans le Miroir n'ont pas pour but d'informer : elles certifient et authentifient la justesse d'un combat mené par la Civilisation contre la Barbarie. Le Miroir s'affirme un credo illustré, instruisant un procès à charge, propos qui ne souffre d'aucune contestation. Il n'y aurait rien d'original dans cette propagande si ce n'est la forme photographique recouvrant intégralement le support magazine. Le Miroir fonde un discours radicalement neuf dans une configuration destinée à un public ciblé. En pleine guerre, un million d'exemplaires de la revue se répandent dans les campagnes, dans toute les provinces françaises, avec pour mission de recréer un lien entre les combattants et l'arrière. Le magazine remplit une fonction essentielle, celle d'« illustrer » les propos irrecevables et incompréhensibles des permissionnaires. Il se doit de lever le malentendu entre le front et l'arrière, les poilus et les « planqués ». Le rôle confié au magazine par le politique et le militaire est de garantir et de rendre acceptable par tous le non-dit du combattant.

La fabrication d'une revue hebdomadaire entièrement illustrée par la photographie exige une iconographie fournie et renouvelée. La grande originalité du Miroir aura été de faire appel aux photographies d'amateur sous la forme de concours auxquels les soldats répondront eux-aussi.<sup>2</sup> L'initiative, lancée dès août 1914, annonçait que le journal « *paiera n'importe quel*

---

<sup>1</sup> En avril 1914, *La Vie mondiale* tentera de concurrencer *Le Miroir* sur le créneau de l'actualité internationale. Il ne dépassera pas les quatre mois de parution.

<sup>2</sup> *J'ai photographié le Christ de Dampierre... -- Qu'est-ce que tu dis ? -- Oh, ce n'est pas grave, mon général. C'est pour améliorer l'ordinaire. Le Miroir me les paie un louis et je trinque avec les copains. Je leur envoie du pittoresque. Rien que des secrets de polichinelle.-- Qu'est-ce que tu leur as adressé par exemple ? --Tenez,*

*prix les documents relatifs à la guerre et présentant un intérêt particulier* ». La relative disponibilité des appareils à main, simples d'usage comme les Vest-Pocket de Kodak, favorisent la prise de vue par les combattants, malgré la réticence relative de l'État-major. Cependant, ce dernier se trouva dans l'obligation de tolérer une pratique qui s'était généralisée jusque dans les rangs du commandement.

A cette source originale et propre à la France, il faut ajouter les images fournies par la Section photographique de l'armée, les reportages des agences de presse (de création récente) et de la documentation étrangère. Ces multiples apports complémentaires fournissent, in fine, plus d'une cinquantaine d'images originales sur seize pages, réparties en page, demi-page et quart de page. Œuvre colossale à la hauteur de l'enjeu idéologique

Le Miroir reconforte. Rien de tel pour soutenir le moral que faire l'apologie des « chefs ». Le Miroir, comme ses concurrents, l'Illustration, J'ai vu<sup>3</sup>, ou *Pays de France*, propose chaque semaine un portrait photographique élogieux d'un haut-gradé. Crise de confiance, incertitude des premiers combats, il faut donner un visage au commandement. Visages rassurants, tableaux plus que photographies, des moustachus fermes et décorés posent sereins et soutiennent l'idée d'une direction ferme et clairvoyante. Le conflit s'éternise et les mauvaises nouvelles arrivent dans les villes et villages de France. Parce que la mort est là qui frappe indistinctement. Faut-il la montrer ou non ? Stratégie d'évitement, on commence par l'exhibition des cadavres d'animaux, puis vient le tour du corps du « boche », un autre animal ! Il faudra du temps pour que l'on aperçoive enfin le corps des « nôtres ». Ce qui est en débat au Miroir, ressortira, conflit après conflit, dans la presse internationale tout le long du XXème siècle. Comment représenter la mort des siens, aveu de faiblesse ou incitation au combat ?

La guerre est un spectacle», une suite d'impressions en héliogravure sur papier couché, une conséquence de la modernisation des médias. L'apport majeur de la photographie repose sur ce postulat simple. Riche de potentialités, elle propose des instantanés insolites. Les photographies aériennes dévoilent des points de vue nouveaux et les panoramiques complètent ce sentiment de représentation. La photographie est surtout l'illusion de la présence, du mouvement et de la proximité.

Grace à ces photographies imprimées, tout un chacun peut comparer les tenues ou les formes de tombe. Elles attestent de la Barbarie et de ses destructions. Au fait des formes modernes du récit, la rédaction du Miroir s'autorise au moment approprié un ton léger ; on s'amuse de voir les accoutrements du poilu comme on admire son ingéniosité. Le dessin et la gravure ne sont plus que de simples illustrations de scènes improbables, non photographiables. En privilégiant l'esthétique de la mise en page, en soignant la relation entre le titre, les légendes et les images, le Miroir assure une narration globale, totale. Rien ne lui échappe, ne peut lui échapper, de la guerre navale aux premiers combats aériens, du front russe au Chemin des Dames.

On ne peut, faute d'étude sérieuse, mesurer l'impact de la revue sur les populations françaises. La seule donnée quantitative, le tirage, prouve s'il en est besoin, qu'elle fut lue et largement partagée. Toutes les couches de la population française ont ainsi pu mettre en images les mots des permissionnaires. Elles ont vu, ébahies, les paysages d'apocalypse et

---

*la photo de Faval qui avait fabriqué une arbalète dans les tranchées de Frise...-- Et quoi encore ? – Dernièrement la photo de Bikoff, le meilleur soldat de l'escouade, un Russe qui se camouflait en tronc d'arbre pour tirer du boche à bout portant... -- C'est tout ? -- Oui, c'est tout, avec des explosions de mines, des vues de bombardement, des photos de vieux macchabées pris dans les barbelés, je crois bien que c'est tout...*

Blaise CENDRARS *La main coupée*. Paris, Gallimard, 1975. p. 266.

<sup>3</sup> *J'ai Vu*, fondé en juillet 1914, paraîtra jusqu'à juin 1920,

les villes martyres. Elles ont donné un visage aux héros anonymes des tranchées, vu les expressions décidées de nos fidèles alliés et confondues en une forme unique l'ennemi, le « boche » et son casque à boulon... Ces milliers d'images, toutes plus vraies, ont-elles participé à l'effort de guerre, ont-elles développé une prise de conscience de l'horreur de la guerre industrielle, de la réification du monde ? La seule certitude, c'est l'originalité de « l'hebdomadaire illustré ». Le Miroir a posé les fondations de la presse moderne qui, à la fin des années vingt, va trouver avec « VU » sa concrétisation, objet parfait. Et au-delà, la revue a ouvert toutes les questions de la représentation du conflit. Entre propagande et morale, entre information et spectacle, c'est l'ensemble des relations entretenues par la presse magazine avec l'image mécanique qui ont été posées.

**François Cheval, conservateur en chef du musée Nicéphore Niépce.**